

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LA *KHIRQA* (VÊTEMENT D'INVESTITURE)

M. Michel Chodkiewicz a dédié *Le Sceau des Saints : À la tribu, pour mémoire*. Dans la logique de cet ouvrage, il mentionne les noms de Mme Claude « Chodkiewicz-Addas » (qui n'avait pas encore publié son *Soufre Rouge*) et de M. Cyrille Chodkiewicz, auteur d'une thèse intitulée : *Les premières polémiques autour d'Ibn Arabî : Ibn Taymiyya*. Auparavant, dans l'Introduction aux *Écrits spirituels* de l'Émir Abd al-Kader, ses lecteurs avaient fait la connaissance de « ma fille Agnès Chodkiewicz » (qu'ils retrouveront dans l'Avant-Propos d'*Un océan sans rivage*) ainsi que de « ma femme, ma famille et tous les miens ». Comme toute tribu qui se respecte, celle-ci possède ses interdits, ses fétiches et des secrets qui, en l'occurrence, sont ceux du chef.

L'interdit majeur est la référence à René Guénon et, d'une manière plus générale, à la notion de *tasarruf* (1), car l'idée d'un « gouvernement ésotérique du monde » obligerait à présenter la doctrine eschatologique du Cheikh al-Akbar, elle-même frappée d'un tabou.

Parmi les fétiches, on relèvera avant tout un usage pédant du latin de cuisine : *abneget semetipsum, mors mystica, in partibus infidelium, via purgativa*, etc. ; le comble est atteint avec l'expression *turba magna* pour désigner... la foule des pèlerins ! On mentionnera aussi une érudition enivrée, parfois poussée jusqu'à l'absurde (2), et le fatras des références qui sert à recouvrir, tantôt une intuition défaillante, tantôt des choix partisans.

Pour ce qui concerne les secrets, on signalera l'accent mis sur la *silsila* akbarienne liée à une investiture au moyen de la *khirqa*. Selon M. Chodkiewicz, celle-ci « chemine parfois comme une rivière souterraine pour surgir soudain quelques temps au grand jour, marquant de l'empreinte d'Ibn Arabî un des rameaux d'une *tariqa* existante » (*Le Sceau des Saints*, p. 178). De manière plus précise : « Cette investiture rituelle de la *khirqa akbariyya* a été reçue au cours des âges de différentes manières par des personnages appartenant aux *turuq* les plus diverses... Si nombreux que soient les bénéficiaires indirects du legs d'Ibn Arabî ce sont ceux-là qui, à proprement parler, doivent en être considérés comme les légitimes destinataires » (*Un Océan sans rivage*, p. 33-34).

Au sujet de la *khirqa*, Mme Addas a publié le texte arabe et la traduction d'un petit traité d'Ibn Arabî intitulé : *Kitâb nasab al-khirqa*, ce qu'elle traduit par : *Le livre de la filiation spirituelle*. Ce traité contient un poème où Ibn Arabî donne quelques indications essentielles sur sa propre *khirqa*. L'intérêt que la traductrice a porté depuis toujours à cette notion est confirmé par la publication des quatre *silsila* akbariennes en annexe de son ouvrage sur *Le Soufre Rouge*. Il ne fait aucun doute que, dans son esprit, c'est au sein de sa famille que la « rivière souterraine » a rejailli de nos jours. Nous avons même d'excellentes raisons de penser que tel paragraphe de ce petit volume n'est pas étranger à la biographie tourmentée et occulte de son père. Pour autant faudrait-il conclure que la qualité de « légitime destinataire » discrètement, mais instamment revendiquée dans ses ouvrages

(1) Pratiquement absente des écrits familiaux, cette notion est assimilée à celle du *tawajjuh* dans l'étude intitulée : *Quelques aspects des techniques spirituelles dans la tariqa Naqshbadiyya*.

(2) Cf., à titre d'exemple, *Le Soufre Rouge*, p. 177.

lui reviendrait de droit ; et qu'elle justifierait sa prétention à régir le domaine des études akbariennes comme il l'a fait pendant un quart de siècle, c'est-à-dire en la mettant au service d'une politique tendancieuse dont sa position parisienne lui offrait les moyens ? Un examen plus attentif aboutit à infirmer cette conclusion.

Manifestement, Mme Addas n'a pas saisi grand chose du poème qu'elle cite et qu'elle traduit très imparfaitement. Nous commencerons par donner notre propre traduction de ce texte admirable qui, en tout état de cause, mérite d'être mieux connu :

*Ne suis-je pas, moi, le plus avare des savants ?
Je ne confère ni ma Religion ni mon Secret.
Mais il ne s'agit pas (ici) d'avarice : c'est plutôt
l'abondance et la générosité suprême.
J'occupe cette Demeure à chaque fois que
mon Cœur réalise la plus grande Science.
Je suis le Soleil. Je montre mon Essence
si je veux, et les incantations me font apparaître
lorsque ma Station (maqâm-î) l'exige.
(À leur tour), les étoiles me font apparaître lorsque,
par mon occultation, la nuit s'étend
et que le monde enténébré est privé de moi.
Lorsque ma khirqa revêt Son Essence,
Arabes et non-Arabes sont plongés, à cause d'elle, dans la perplexité.*

Dans le premier vers, Mme Addas traduit le terme *dînî* par « ma science », sans apporter aucune justification pour étayer cette interprétation apparemment fantaisiste. En l'occurrence, les termes *dînî* et *sirrî* ne peuvent être séparés l'un de l'autre : il s'agit bien de « religion », mais d'une religion secrète et qui ne peut faire l'objet d'aucune libéralité (*karam*) : c'est la Religion des Illettrés, la Religion d'al-Khidr qui est d'une autre nature que celle de Mûsâ, la Religion dont René Guénon a été l'incomparable interprète. L'incompréhension de la traductrice résulte de son constant refus de prendre en compte l'autorité de Cheikh Abd al-Wâhid pour la présentation de la doctrine akbarienne qui convient au temps présent.

À ce premier élément il convient d'ajouter deux autres qui figurent à la fin du poème : la mention des Arabes et des non-Arabes, qui indique que le *Maqâm* évoqué est une Station universelle ; d'autre part, l'affirmation selon laquelle la *khirqa* akbarienne (*khirqat-î*) est le vêtement de l'Essence divine. Ibn Arabî cite à ce propos le hadith qudsî : « Mon Ciel et Ma Terre ne Me contiennent pas, mais le cœur de Mon serviteur croyant Me contient » de sorte que la *khirqa* est assimilée au Cœur. Cette indication jointe aux deux précédentes montre qu'il s'agit ici en réalité du Cœur du Monde, autrement dit du Centre Suprême. À la lumière de cette conclusion, l'ensemble du poème revêt son sens véritable, ce qui permet d'écarter les conjectures arbitraires de la traductrice et de ses prédécesseurs.

Toute la partie centrale du texte s'articule autour de deux phases contrastées, reliées entre elles par le même terme *yuzhirunî* (me fait apparaître) : une phase où ce Centre apparaît en pleine

lumière, ce qu'Ibn Arabî exprime en disant : « Je suis le Soleil » et une phase d'occultation lorsque « la nuit s'étend et que le monde enténébré est privé de moi ». À ces deux phases correspondent deux pluriels : *arnum* à la fin du quatrième vers et *anjum* à la fin du cinquième. Il n'y a donc aucune nécessité de modifier le texte d'Ibn Arabî comme le fait Mme Addas de manière quelque peu incohérente. Ici encore, la volonté d'ignorer René Guénon aboutit à une incompréhension pure et simple. Le pluriel *arnum* se rapporte aux psalmodes sacrées et aux incantations qui relèvent de la langue « syriaque », ou solaire, et qui manifestent l'autorité ésotérique suprême de manière directe. Au contraire, lorsque cette autorité est occultée et que la Hiérarchie du Centre Suprême n'apparaît plus extérieurement, la lumière solaire n'est plus manifestée que par les « étoiles » (dont le symbolisme se rapporte notamment à la révélation détaillée des versets coraniques). On pourrait même ajouter que la forme nominale *af'ul* est un « pluriel de paucité » (*jam' al-qilla*) qui se rapporte uniquement aux nombres de 3 à 10, de sorte que ces pluriels contiennent une référence discrète aux sept formes traditionnelles principales mentionnées par Michel Vâlsan et qui accompagnent le cycle humain tout au long de son déroulement, sous une modalité ou sous une autre.

L'interprétation que nous proposons ici nous paraît être la seule qui puisse convenir au sens ésotérique de ce poème. Elle est renforcée par le fait que, selon les indications données par le Cheikh al-Akbar, la *khirqa* implique par elle-même une référence au Centre du Monde. Dans sa présentation du *Kitâb nasab al-khirqa*, Mme Addas cite le chapitre 25 des *Futûhât* où il est question, non de la *khirqa akbariyya*, mais bien de ce que son père appelle la *khirqa khadiriyya*, celle qui se rapporte à *sayyidnâ-l-Khidr*. Or, ce chapitre se rapporte essentiellement à divers degrés du *tasarruf* évoqués par le hadith présent dans le premier vers du poème initial, et qui est ensuite intégralement cité et commenté : *mâ min âyatin illa wa la-hâ zâhirun wa bâtinun wa haddun wa muttala'un* (il n'est pas de verset qui n'ait un intérieur, un extérieur, une définition essentielle et un secret divin) (3). Dans sa présentation des *Ecrits spirituels*, (cf. p. 158), M. Chodkiewicz cite ce hadith selon la version donnée dans le *Sahîh* d'Ibn Hibbân : *Inna li-l-Qur'ân zahr wa batn wa hadd wa muttala'*, ce qui l'amène à le traduire ainsi : « le Coran a un extérieur, un intérieur, une limite et un point d'ascension ». Les deux derniers termes sont des contresens, car il est difficile de voir où se trouve la limite d'un Coran qui contient toute chose, ni vers quoi il pourrait conduire en mode ascendant ! On a là l'exemple type d'une absurdité engendrée par le respect fétichiste d'une référence érudite, s'accompagnant d'un déni des privilèges du Cheikh al-Akbar : celui-ci détient une compétence souveraine en matière de hadith. Il ne se contente pas de souligner l'importance de celui qu'il cite pour éclairer la doctrine du *tasarruf* et de la transmission de la *khirqa*, il indique aussi dans quel sens il doit être compris : il ne s'agit pas du Coran, mais bien de ses versets (ou encore du Coran compris en tant que *Furqân*) de sorte que *hadd* apparaît ici comme un équivalent de *qadar* : il ne signifie pas « limite », mais bien « définition essentielle ». Cette précision est capitale, car elle indique que, en dépit des apparences, il n'y a pas plus de répétition dans le Coran qu'il n'y en a dans l'existence. C'est pourquoi chaque verset contient un secret initiatique qui lui est propre, évoqué à la fin du hadith par le terme *muttala'* (« vision » ou « contemplation » divine) : toute chose (comme tout verset) porte la marque de l'unicité divine, de sorte qu'elle en est aussi le signe ; et c'est là l'essence même de la « Science de Khidr ».

L'interprétation du chapitre 25 devient impossible si l'on adopte la traduction littéraliste de M. Chodkiewicz, alors que le lien entre la *khirqa* et la doctrine du Centre Suprême est confirmé subtilement par d'autres indications :

(3) Littéralement : un lieu de haute vision.

- 1°/ « Pour nous, la *khirqa* est simplement une expression de la fréquentation (des maîtres : *suhba*), du respect des convenances (*adab*) et de la réalisation (des noms divins : *takhalluq*) ».
- 2°/ « La *khirqa* ne peut être reliée à l'Envoyé d'Allâh ; on ne peut trouver à cet égard que la *suhba*, l'*adab* et ce qui est rendu par l'expression : *libâs at-taqwâ* (le vêtement de la crainte pieuse ; cf. Cor., 7, 2) »
- 3°/ « Les maîtres spirituels y ont recours à des fins opératives en vue de mettre fin à des défauts qu'ils constatent dans les états (*ahwâl*) de leurs disciples. »

Ce dernier élément trouve sa justification coranique dans les versets où Yûsuf dit à ses frères : « Allez avec ma tunique que voici (*qamîs-î hâdhâ*) et appliquez-la sur le visage de mon père : il recouvrira la vue... Lorsque le porteur de bonne nouvelle arriva, il l'appliqua sur son visage et il redevint doué de vue » (Cor., 12, 93-96).

Ces passages du chapitre 25 montrent que la *khirqa*, ou plus exactement l'occultation qu'elle implique, est le symbole par excellence de l'*adab* dans lequel, selon Ibn Arabî, réside tout le bien (*al-khayr kullu-hu*). L'expression coranique *libâs at-taqwâ* est une désignation du « voile de la servitude » avec lequel l'Homme Universel se manifeste à la fin des temps, ce qui correspond, par ailleurs, à une époque cyclique où le Centre Suprême n'apparaît plus extérieurement aux regards. Cela étant, c'est sans surprise que l'on relève la présence de la *khirqa* dans le texte intitulé : *L'Investiture du Cheikh al-Akbar au Centre Suprême*, bien qu'elle n'y soit pas désignée par ce terme : *wa husiltu fî mawdi' wuqûfi-hi – sallâ Allâh 'alay-hi wa sallam ! – wa mustawâ-hu wa busita lâ 'alâ-d-darajat-allatî anâ fî-hâ kummu qamîs abyad wa waqaftu 'alay-hi hattâ lâ ubâshira-l-mawdi' alladhî bâshara-hu – sallâ Allâh 'alay-hi wa sallam ! – bi qadamay-hi, tanzîhan la-hu wa tashrîfan wa tanbîhan la-nâ wa ta'rîfan anna-l-maqâm alladhî shâhada-hu min rabbi-hi lâ yushâhidu-hu al-waratha illa min warâ'i thawbi-hi* (Je parvins à l'endroit où il se tenait assis en majesté. La manche d'une tunique blanche fut étendue alors sur la marche où je me trouvais et j'y pris place de manière à ne pas toucher l'endroit qu'avaient touché ses pieds – sur lui la grâce et la paix ! – par respect pour sa transcendance et sa noblesse ; et aussi pour avertir et faire savoir à nous (tous) que la Station qu'il a contemplée de la part de son Seigneur, les Héritiers ne la contemplent que de derrière son habit). L'*adab* est omniprésent dans ce passage : dans le respect dû à la préséance du Prophète ; dans l'emploi du terme coranique *qamîs* à la place de *khirqa* qui est, d'une certaine façon, une *bid'a hasana* ; dans le « voile de l'habit » qui s'interpose entre la contemplation du Prophète et celle des Héritiers muhammadiens.

Dans la suite du texte des *Futûhât*, non traduite par Michel Vâlsan, il est question d'un « secret bien gardé » (*sirr khafî*) et d'une Station initiatique illustrée par la contestation de Mûsâ à l'égard de Khidr dans l'épisode coranique relatif à leur rencontre. Il apparaît ainsi que la *khirqa akbariyya* et la *khirqa khadariyya* sont en réalité identiques et qu'elles se rapportent, l'une et l'autre, au Cœur du Monde. À ce degré suprême, la *khirqa* peut-elle encore être transmise, alors qu'il est dit dans le poème cité : « Ne suis-je pas le plus avare des savants ? Je ne confère ni ma Religion ni mon secret » ? Perplexes, les Arabes et les non-Arabes s'interrogent : en quoi peut-elle être donnée ? et par qui, si ce n'est, sans intermédiaire, par le « Vivant qui ne meurt pas » ?

A. R. Y.